

## 4<sup>ème</sup> dimanche de Carême Année B Méditation

Dimanche 14 mars 2021. 2 Ch 36, 14-16. 19-23 ; Ep 2, 4-10 ; Jn 3, 14-21

### Notre Dame du Rosaire - Les Lilas

**Les livres des Chroniques (Première lecture 2 Chr 36, 14-16 et 19-23)** sont écrits au troisième siècle avant Jésus, vers la fin de la domination Perse et le début de la domination grecque sur la Palestine. Le peuple d'Israël n'a plus de roi, ni d'indépendance politique, depuis déjà deux siècles. Ces livres sont une relecture de l'histoire dans le but de maintenir une conscience nationale au peuple. Cette relecture insiste sur le Temple, modestement reconstruit après la destruction par Nabuchodonosor. C'est autour du Temple, et de sa liturgie, conduite par les Lévites, que le peuple s'accroche pour garder son identité.

Le passage que nous lisons explique que la destruction de Jérusalem et du Temple est une punition pour l'infidélité des élites religieuses et politiques. Notez que le texte vise bien « *les chefs* », et ce sont d'ailleurs eux qui ont été déportés. Le petit peuple n'est pas visé par cette critique. Le texte rappelle que le Seigneur a envoyé beaucoup de prophètes pour essayer de faire revivre cette fidélité mais en vain. La suite du texte met en scène le chef Perse, Cyrus, qui a renversé les Babyloniens. Le texte loue ce chef Perse, non juif, pour sa politique, comme l'avait fait Isaïe, qui a même osé qualifier Cyrus de Messie (Is 45,1). En effet, les Perses ont renvoyé tous les déportés (pas seulement ceux d'Israël) dans leurs pays et les ont aidé à se reconstruire (y compris le Temple) moyennant bien sûr une fidèle soumission au pouvoir Perse.

**Le psaume (136/137)** nous relate un fait important durant le séjour de 70 ans des élites juives à Babylone. Il y a eu une rencontre culturelle très riche. Nous savons que la rédaction de nombreux livres de la Bible s'est faite pendant et après cet exil à Babylone, fortement influencée par les religions et la culture babyloniennes. « *Nos vainqueurs nous demandèrent des chansons, nos bourreaux des airs joyeux* ». Derrière ces lignes, il y a tout un brassage culturel. Et une bonne partie des déportés ne rentrera jamais en Palestine, constituant une forte communauté juive à Babylone, d'où sortira l'un des Talmuds (commentaires de la Bible) les plus importants.

Pour les juifs, ce Cyrus est vraiment tombé du ciel. Sans son apparition dans l'histoire du Moyen Orient, tout se serait arrêté. Pour la relecture des historiens juifs, c'est un don de Dieu. Et un don gratuit puisque qu'il n'était pas mérité. C'est le début d'une théologie qui va trouver dans **saint Paul** son grand témoin.

**(deuxième lecture : Eph 2, 4-10).** Devant Dieu, on ne mérite pas ! Dans l'économie de nos vies quotidiennes, tout se mérite. Même si on gagne à la loterie, c'est parce qu'on a joué ! Même l'amour semble se mériter par la gentillesse ou la séduction de la beauté. Il en résulte, dans la plus part des attitudes religieuses, l'idée que l'on mérite son ciel par le bon comportement qu'on aura sur terre. Une certaine éducation enfantine de la religion a laissé penser que l'on avait comme un carnet de notes, avec des plus et des moins, qui serait l'objet d'un jugement dernier. Non, dit Paul. Pour Paul, nous avons tous un bilan négatif ! Et si on peut quantifier les « dommages et intérêts » de nos trahisons entre nous sur terre, trahir Dieu a un caractère infini, non remboursable ! Donc si on est sauvés, c'est gratuitement, par le pur amour de Dieu pour nous. C'est le sens du mot « *grâce* » dans la bouche de Paul, la gratuité du don. Ce mot revient trois fois dans les 7 versets de notre texte et par deux fois Paul insiste : « *c'est bien par grâce que vous êtes sauvés* ». D'autant que le salut, qui consiste à s'asseoir avec Jésus auprès du Père, est un tel cadeau qu'il ne pourrait pas se mériter.

Pour le Carême, les 3<sup>ème</sup>, 4<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> dimanches de l'année B (Année saint Marc), la liturgie nous fait lire du **saint Jean (Évangile selon saint Jean 3, 14-21)**. Aujourd'hui c'est la suite d'un dialogue de Jésus avec un notable juif, membre du Sanhédrin (la plus haute instance politico-religieuse à l'époque, sous la domination romaine). Ce personnage était venu trouver Jésus en cachette, la nuit (Jn 3,2). Nous le retrouverons car il essaiera de défendre Jésus (Jn 7,48-52 et 12,42) et participera à son ensevelissement (Jn 19,34). L'auteur de l'évangile s'est fortement impliqué dans la rédaction de ce passage au point que l'on peut y lire la théologie de la communauté johannique plutôt qu'un rapport des mots exacts de Jésus. Nous retrouvons dans ces lignes la grande question du salut : être sauvé ou bien se perdre, that is the question !

Au centre du passage, la phrase clé : « *Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde mais pour que, par lui, le monde soit sauvé* ». Et la suite laisse entendre qu'il n'y pas vraiment de jugement dernier, on s'auto-jugera ! Il faut bien comprendre la théologie de Jean. Un jugement porte sur des actes, comptabilise les actes répréhensibles. Mais le regard du Père porte sur les personnes et les regarde au-delà de leurs actes. Oui, il y a des « *œuvres mauvaises* » mais la personne reste aimée du Père.

Un juge reste étranger aux accusés qu'il juge, même s'il peut avoir des sentiments, quand il a fini de juger, il rentre chez lui reprendre sa petite vie courante. Le SAUVEUR, lui, se relie aux personnes qu'il aime et qu'il sauve par ce lien d'amour. C'est le lien d'amour avec Jésus qui nous sauve « *par lui* » (verset 17). Ce sauveur ne rentre pas chez lui sans la personne qu'il sauve, il rentre avec

elle ou il ne rentre pas ! « Avec lui, il nous a ressuscité et il nous a fait siéger aux cieux, dans le Christ Jésus » dit Paul. « Par lui, avec lui et en lui » dit-on à la Messe. C'est une relation d'amour qui nous accroche à notre sauveur. Cette relation, le langage de Jean l'appelle « croire EN lui » (trois fois dans ces 8 versets), non pas d'une croyance mais d'une confiance aimante. Le salut est d'être aimé et de se mettre dans cet amour, de s'unir à Celui qui nous aime, de demeurer dans cet amour.

Pour saint Jean, la lumière, c'est quelqu'un, c'est Jésus. Dans un raccourci contemplatif, Jean dit que le jugement se joue entre ceux qui viendront à la lumière et ceux qui se cacheront dans les ténèbres. Si je me cache, ayant fait une œuvre mauvaise, je ne verrai pas le regard aimant du Père qui veut me pardonner et me relever. Il faut accepter d'être vu par le Père et il faut ne pas rater le regard aimant du Père, regard d'amour qui est notre salut.

S'enfermer dans la culpabilité aggrave le mal. Le mal est la blessure de la relation, mais le Père, en nous maintenant son amour, nous offre encore et encore sa relation avec nous.

Ne pas se cacher, se laisser regarder par le Père, c'est aussi regarder son mal en face, puisque le Père le regarde.

C'est ce face à face, sans se cacher, que veut mettre en scène le rappel du serpent de bronze.

Dans le livre des Nombres 21,4-9, le peuple hébreu, ayant fui l'Égypte et l'esclavage du Pharaon, « se mit à critiquer Dieu et Moïse : pourquoi nous avez-vous fait monter d'Égypte ? ». « Alors le Seigneur envoya contre le peuple des serpents brûlants... » Et le peuple s'est fait mordre par des serpents. Cette scène témoigne de la tentation pour le peuple de retourner en Égypte. Les souffrances de l'esclavage sont-elles moins dures que ces souffrances de la liberté ? Il se trouve que le serpent, le cobra, est l'animal emblématique de Pharaon. Moïse va faire une statue de serpent en bronze, comme s'il faisait une statue de Pharaon, et va dire au peuple : regardez bien votre mal en face ! Vous êtes mordus par votre tentation, voulez-vous vraiment retourner en esclavage chez Pharaon ? Poser ainsi le problème, ça guérit ! Moïse s'est servi du caducée que véhiculaient des dévotions à des dieux guérisseurs (le bâton d'Esculape dans la mythologie grecque). Mais il s'en est servi en fin psychologue. Vous murmurez contre Dieu, vous dites que les serpents sont envoyés par Dieu pour vous faire souffrir. Mais c'est Dieu qui vous a libérés et vous vous faites du mal à vous-même en désirant retourner en esclavage. Regarder son mal en face, ça libère. Dans l'antiquité, le serpent qui mue, qui semble mourir et ressusciter en changeant de peau, était regardé comme un symbole ambivalent entre mort et guérison. En nous mettant devant notre mort, il nous révèle à nous-mêmes avec nos fautes et nous met sur le chemin du relèvement. Le contemplatif Jean y voit

une image du Christ sur la croix. De même qu'il fallait regarder le serpent de bronze de Moïse, de même, il faut regarder Jésus élevé sur la croix. Comme ce sont nos trahisons qui l'ont fait crucifier par les romains, regarder Jésus sur la croix, c'est regarder en face nos trahisons, regarder en face notre mal. Ce même saint Jean, dans son récit de la Passion, va citer Zacharie 12,10 : « *ils verront celui qu'ils ont transpercé* » (Jn 19,37). Dans Jean voir et croire ont la même force et Jean dit dans notre évangile d'aujourd'hui : « *il faut que le Fils de l'homme soit élevé afin qu'en lui, tout homme qui CROIT ait la vie éternelle* », il faut lire aussi : « *tout homme qui VOIT* ». Regarder en face Jésus transpercé, tout à la fois, nous fait prendre la mesure de nos trahisons, et en même temps, nous fait réaliser que nous sommes aimés (« *Père pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* » Luc 23,34).

Pour prendre vraiment la mesure de la fracture relationnelle de nos trahisons, il faut en voir les conséquences sur le visage de la victime. Les victimes cherchent toujours à voir si leur bourreau se rend compte du mal qu'il a fait. Ce n'est pas en se regardant dans la glace que l'on mesure la blessure d'une trahison, c'est en regardant l'autre que l'on a blessé. Il en est ainsi pour le mal que l'on fait à Dieu. En se regardant dans la glace, suite à nos trahisons de l'amour de Dieu, ou bien on est vexé dans notre orgueil, ou bien on se culpabilise en se déconsidérant. Mais en regardant Jésus « *élevé* » (Jean utilise ce mot pour dire en même temps suspendu sur la croix et ressuscité), je VOIS qu'il est demeuré dans l'amour au-delà de la blessure que j'ai infligé à notre relation. Alors je m'humilie pour mes actes, mais sans me déconsidérer, car je me sais aimé et regardé dans toute ma dignité d'enfant du Père.

Puissions-nous, en nous regardant vraiment en face, les uns les autres, voir sur les visages les joies et les peines, demander pardon pour les peines et aider à retrouver les joies.

Père Jean-Marc DANTY-LAFRANCE